

LIVRE HUITIÈME *

CHAPITRE I.

L'AUTEUR nous ramène à Wilna, pour rappeler fort à propos que Napoléon fut l'agresseur, et qu'Alexandre fut surpris dans cette ville, au milieu de ses préparatifs de défense. (Page 3 [3].) Qu'il nous permette de lui rappeler aussi, que tous les préparatifs de la Russie étaient faits; que son armée était rassemblée sur son extrême frontière; et que l'empereur Alexandre se trouvait déjà à son quartier-général à Wilna, lorsque Napoléon était encore à Paris, dirigeant des négociations pour un rapprochement à l'espoir duquel il ne pouvait renoncer.

M. de Ségur nous entraîne ensuite à Drissa sur les pas d'Alexandre. Il nous dit que « ce fut là seulement qu'il » consentit à recevoir pour la première fois un agent anglais, tant il attachait d'importance à paraître jusqu'au » dernier moment fidèle à ses engagements avec la France. » (Page 4 [4].)

D'abord être et paraître ne sont point synonymes; en-

* A partir du Livre huitième, la pagination indiquée dans nos citations, se rapporte au deuxième volume de M. de Ségur.

suite, il nous semble que pour que le cabinet russe se soit décidé à recevoir un agent anglais, il est assez naturel de supposer que ses intelligences avec celui de Londres étaient nouées depuis quelque temps. Nous distinguerons volontiers l'empereur Alexandre de son cabinet. Qui ne sait que, plus d'un an avant la rupture, les agens de l'Angleterre exerçaient en Russie une influence qui ne fut point étrangère aux événemens postérieurs *. « Ce qui est certain, ajoute » M. de Ségur, c'est qu'à Paris, après le succès, Alexandre » affirma sur son honneur; au comte Daru, que, malgré » les accusations de Napoléon, c'avait été sa première in- » fraction au traité de Tilsitt. » (Page 4 [4].)

Si nous admettons que la politique russe ne tient compte que de ceux de ses actes qui ont suivi les hostilités, nous devons croire cette assertion. Mais est-ce sérieusement que l'auteur nous rapporte ces détails? Son devoir d'historien ne lui imposait-il pas l'obligation de rétablir les faits, et d'ajouter à son récit quelques-unes des réflexions dont il est ailleurs si prodigue?

M. l'officier du palais passé rapidement sur l'opinion que les ennemis de l'empereur Alexandre ont de ce prince, comme homme de guerre (page 4 [4]); mais il s'étend avec complaisance sur ses mesures politiques. « On convenait, » dit-il, qu'elles étaient singulièrement appropriées aux » lieux et aux hommes. » (Page 5 [4].) M. de Ségur aurait pu y comprendre « les adresses corruptrices qu'il laissait » Barclay faire aux soldats français et à leurs alliés. » (P. 4 [4].)

* Un auteur recommandable, M. de Montveran, dans son *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre*, imprimée en 1820, et écrite dans un esprit peu favorable au système de Napoléon, s'exprime ainsi: « La Russie fut excitée, soit par les agens de l'Angleterre auprès de la noble russe anti-française..... soit par ses négociateurs auprès de l'empereur Alexandre, lesquels, pour travailler en secret, depuis le printemps » de 1811, n'avaient pas été moins actifs et moins heureux. » (T. V, p. 358.)

« Il semble en effet qu'il y eût dans les moyens politiques » qu'il employa, une gradation d'énergie très-sensible. » (Page 5 [4].) Et voici en quoi : « Dans la Lithuanie nouvellement acquise, on avait tout ménagé en se retirant..... » Dans la Lithuanie ancienne..... on avait entraîné après soi » les hommes et tout ce qu'ils pouvaient emporter..... Mais » dans la vieille Russie..... tout ce qui ne pouvait pas suivre, » avait été détruit. » (Pages 5 et 6 [4, 5].)

Les vieux Russes doivent avoir été bien reconnaissans d'une prédilection qui se manifestait par des actes si humains ; mais *qui aime bien châtie bien.*

L'auteur nous transporte ensuite à Moskou. Il nous dit que *le don d'un serf sur dix*, qu'offrit *sur-le-champ et sans délibération* la noblesse de Moskou, « fut attribué à » la soumission, et fit murmurer les principaux nobles » (page 10 [8]); que, quant aux marchands, dont il nous peint, avec des images hideuses, l'enthousiasme fanatique, à la lecture des injures vomies contre l'empereur Napoléon, « il fallut user de contrainte pour en obtenir les secours » promis avec tant de patriotisme. » (Page 12 [9].)

Ces circonstances lui fournissent une réflexion, on pourrait même dire une maxime, dont il est à regretter qu'il n'ait pas fait quelquefois l'application à l'armée française et à son chef, savoir : que « le détail importe peu..... Que » tout dans le monde perd à être vu de trop près; qu'enfin, » les peuples doivent être jugés par masses et par résultats. » (Page 11 [8].)

CHAPITRE II.

ICI commence le détail de ce qui se passait à Moskou, avant l'arrivée de l'armée française. Le gouverneur comte Rostopchin promet, par une proclamation, de marcher avec cent mille hommes et cent pièces de canon pour défendre Moskou; mais, dès qu'il apprend que les Français approchent, il disparaît en mettant le feu à la ville qu'il est chargé de défendre et de protéger. L'auteur fait du comte Rostopchin un des plus grands hommes des temps modernes.

C'est d'abord *le noble descendant de l'un des plus grands conquérans de l'Asie.* (Page 15 [11].) L'échafaudage élevé par M. le maréchal-des-logis du palais tombe, quand on sait que le comte Rostopchin est le fils d'un intendant du comte Orloff, oncle de l'historien de ce nom. Sa fortune commença sous l'empereur Paul, dont il eut la confiance avant son avènement au trône. Il fut successivement chargé par ce prince, du porte-feuille militaire, et placé au collège des affaires étrangères. Ensuite, il fut fait comte, ainsi que son père, et décoré du grand ordre de Russie. L'alliance de famille, qui existe entre M. de Ségur et lui, explique l'importance avec laquelle cet écrivain cherche à relever sa naissance.

La résolution du comte Rostopchin fut *terrible* sans doute, et telle, qu'il faut remonter aux temps de barbarie pour en trouver des exemples. *Elle fut admirable* (page 15 [11]), dit un Français; elle fut atroce, répond toute l'Europe, et

avec elle, les Russes eux-mêmes. Qu'elle obtienne l'immortalité à son auteur, cela n'est point douteux; mais ce sera l'immortalité d'Érostrate. Les passions exaltent encore aujourd'hui cette action; mais le but même ne peut l'ennoblir : c'est un crime dont l'histoire chargera sa mémoire. « Un sujet décide du sort de l'État sans l'aveu de son souverain; le protecteur, par la place qu'il occupe, d'un peuple nombreux, le sacrifie; il conçoit son plan sans effort, il l'exécute sans hésitation, et il reste satisfait et tranquille. » (Pages 15 et 16 [12].) Cette impassibilité, cette satisfaction que M. l'officier du palais admire, resserrent et flétrissent l'âme.

Au lieu d'employer les formes du drame, et l'artifice du romancier, pour égarer le jugement des contemporains sur cet horrible événement, il fallait dire qu'il se trouva un homme avide à tout prix de la célébrité; qui, à une énergie sauvage, joignait une inexorable ambition; qui s'est fait l'instrument d'un cabinet habile dans l'art des séductions, d'un cabinet accoutumé à sacrifier à son intérêt, amis comme ennemis, et sans scrupule sur l'emploi des moyens; que cet homme a été enhardi à braver le désaveu de son souverain, et s'est senti assez d'audace pour assumer sur sa tête l'horreur de cette effroyable catastrophe.

Quand M. de Ségur vante le sacrifice que le comte Rostopchin a fait d'un de ses palais, on pourrait demander si, dans ce grand désastre, tout le monde a été ruiné; si de prétendus sacrifices, faits avec une grande ostentation, n'étaient pas réparés avant d'être consommés; enfin, si dans ce grand incendie, l'or de l'Angleterre n'avait point assuré quelques propriétés.

Qui a révélé à notre auteur que Napoléon se serait servi de l'arme révolutionnaire en Russie? (Page 18 [13].) L'empereur a répondu lui-même à cette imputation, dans son discours au Sénat, le 20 décembre 1812. « La guerre que

» je soutiens contre les Russes, est une guerre politique.
 » J'aurais pu armer la plus grande partie de sa population
 » contre elle-même, en proclamant la liberté des esclaves.
 » Un grand nombre de villages me l'ont demandée; mais
 » lorsque je connus l'abrutissement de cette classe nombreuse
 » du peuple russe, je me suis refusé à une mesure
 » qui aurait voué à la mort et aux plus horribles supplices
 » bien des familles. »

CHAPITRE III.

L'HISTORIEN prétendu de la grande-armée dit « qu'un » vautour s'embarassa dans les chaînes qui soutenaient la » croix de la principale église, et y demeurait suspendu. » (Page 25 [18].) Partagerait-il la crédulité du peuple de Moskou? C'est au point du jour, que cet oiseau fut trouvé attaché au clocher. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour deviner que le gouverneur, dont l'esprit inventif s'est exercé dans bien d'autres jongleries, avait préparé ce *présage* pendant la nuit.

Cette observation peut s'appliquer encore à une action beaucoup moins innocente. « Parmi les prisonniers fran- » çais, Rostopchin faisait choisir les plus chétifs pour les » montrer au peuple, qui s'enhardissait à la vue de leur » faiblesse. » (Page 26 [19].) Pour les rendre plus *chétifs*, il les faisait maltraiter, dépouiller, les privait de nourriture pendant trente-six heures; et c'est dans cet état qu'il les faisait promener dans la ville comme des bêtes fauves, les livrant à la risée et aux coups de la populace. Après quoi, il les faisait jeter dans un baigne, où ils périrent presque tous de faim et de misère. Nous avons vu plusieurs de ces malheureux, qui avaient survécu à cet indigne traitement, en faire le récit à l'empereur, à notre entrée à Moskou. Nous avons été chargé de leur faire donner des habits et des vivres. Quelle différence entre cette conduite du gouverneur de Moskou envers des guerriers malheureux, et

celle que l'on tint, en 1814, à l'égard des nombreux prisonniers russes qui traversèrent Paris et les autres villes de France! Les commandans de place leur donnèrent des vivres, leur prodiguèrent des soins, et leur épargnèrent jusqu'aux humiliations.

L'état que donne M. de Ségur de l'armée russe dans la position de Fili, qu'il estime de *quatre-vingt-onze mille hommes, restes de cent vingt et un mille hommes présens à la bataille de la Moskowa* (page 28 [20]), n'attribue aux Russes qu'une perte de trente mille hommes à cette bataille; tandis que le colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie (écrivant sous la direction de son maître, et sur les notes et états fournis par les états-majors russes), porte cette perte à cinquante mille hommes. Ainsi, c'est un don gratuit de vingt mille hommes que M. de Ségur fait à l'armée russe. Mais, par compensation, il porte la perte de l'armée française à *quarante mille hommes* (page 28 [20]), tandis qu'il est reconnu qu'elle a été infiniment moindre que celle des Russes, dont les masses sont restées si long-temps exposées au feu de quatre cents pièces de canon, placées sur les hauteurs, et habilement dirigées par les généraux d'artillerie Sorbier, Foucher, Perneti et d'Anthouard.

L'auteur dit que Rostopchin, à la nouvelle que Kutusof abandonne la ville, *se dévoue*. (Page 29 [21].) Le dévouement du comte Rostopchin peut être révoqué en doute; car, lorsqu'il fit mettre le feu à Moskou, sa maison fut respectée.

L'horreur de la scène qui termine le jour où Moskou se trouve évacué, est déguisée par M. de Ségur.

Lorsque Rostopchin fit ouvrir les prisons, un Russe, accusé de trahison, fut arraché du milieu de la horde, à laquelle ce gouverneur donnait la liberté, et fut traduit devant lui. « C'était le fils d'un marchand; il avait

» été surpris provoquant le peuple à la révolte. » (Page 30 [22].)

Le fils du marchand n'avait pas été *surpris provoquant le peuple à la révolte* ; il s'était borné à traduire un bulletin français. Son père, dont on fait un vieux Romain, n'a point *maudit son fils* ; nous savons, au contraire, *qu'il maudit* la mémoire de l'homme qui l'en a privé. Le malheureux jeune homme n'a pas été *abattu d'un coup de sabre mal assuré* ; ce premier coup lui fut porté par le gouverneur lui-même, qui le livra ensuite à la fureur de la populace *. Rostopchin, qui a déclaré, en s'adressant au peuple de Moskou, que « les tribunaux étant fermés, on » n'en avait pas besoin pour faire le procès au scélérat » (page 26 [19]), s'empresse de donner ce terrible exemple d'arbitraire, en faisant massacrer un malheureux sans jugement, et de son autorité privée. Bien plus, il le frappe le premier, et le livre à des furieux pour apprendre au peuple à se faire justice lui-même, et à se baigner dans le sang. Que dire au reste des coopérateurs du comte Rostop-

* Ce détail nous a été donné par un témoin oculaire.

Voici comment l'abbé Sarrugues, prêtre émigré, curé de la paroisse de Saint-Louis à Moskou, rend compte de cet événement dans une lettre écrite au père Bouvet, jésuite, publiée en Angleterre et en Russie. (Page 31.)

« Le gouverneur fait comparaître devant lui le sieur Véréachaghin, fils » d'un marchand russe, qui avait été convaincu d'avoir traduit une proclamation de Napoléon, par laquelle il annonçait son arrivée très-prochaine » à Moskou.... le général-gouverneur.... fait avancer ce malheureux au » milieu des dragons de la police russe : Indigne de ton pays, lui dit-il, » tu as osé trahir ta patrie et déshonorer ta famille; ton crime est au-dessus des punitions ordinaires, le knout et la Sibérie; je te livre à toute la » vengeance du peuple que tu as trahi. Frappez le traître, et qu'il expire » sous vos coups. Le malheureux expire, percé d'une grêle de coups de » sabre et de baïonnette. On lui lie les pieds avec une longue corde, et son » cadavre sanglant est traîné par toutes les rues au milieu des outrages de » la populace, etc. »

chin ! quel noble *entourage* que cette *foule sale et dégoûtante* (page 30 [22]) de galériens et de malfaiteurs qu'il appelle *enfants de la Russie* ! (Page 31 [23].) De pareils instrumens étaient bien dignes d'une aussi monstrueuse entreprise !!

CHAPITRE IV.

S'IL n'était pas reconnu que l'ouvrage de M. de Ségur n'a été écrit que pour l'effet, que les idées dont il abonde ne sont nées qu'après que dix ans passés sur les événements, et que tout ce qui est survenu depuis en a changé la direction; les réflexions sentencieuses, les images poétiques, la sensibilité étudiée, répandues dans ce chapitre, suffiraient pour le prouver. Les pensées, les sentimens qu'il prête à l'armée, ne se sont présentés à l'esprit d'aucun de nous. L'officier du palais parle de *notre abaissement*. (Page 35 [25].) Pourquoi nous serions-nous sentis abaissés? Nous ne l'avons pas été après notre désastreuse retraite; pouvions-nous l'être, quand nous étions victorieux, et que nous nous trouvions devant la conquête, qui était le prix de nos travaux et de notre courage? Les sentimens qui remplissaient alors le cœur de tous les soldats, étaient ceux de la gloire et de l'estime que nous accordaient nos ennemis. *L'abaissement* est le partage de la lâcheté et de la trahison.

« Murat, dit l'auteur, fut un moment tenté de croire.... » que lui-même deviendrait un nouveau Mazeppa. » (Page 37 [27].) Quoi! le roi d'une des plus belles et des plus riches contrées de l'Europe, aurait envié le rôle d'un chef obscur de quelques hordes de cosaques! En vérité, cela est un peu fort! M. de Ségur a pu prêter jusqu'ici à ses personnages des paroles et des actes tout-à-fait en

contradiction avec leur caractère et leur position. Mais cette dernière licence est par trop poétique.

Le penchant à la satire égare encore notre historien, quand il dit « qu'un des officiers de l'empereur, décidé à » plaire, poussa devant son cheval jusqu'à lui, cinq ou » six vagabonds dont il s'était emparé, s'imaginant avoir » amené une députation. » (Page 39 [28].)

C'étaient des négocians et autres citoyens de Moskou, qui, voyant la ville abandonnée et livrée par son gouverneur au désordre et au pillage des malfaiteurs, venaient implorer la protection et la générosité du vainqueur. Quel autre motif que le désir de plaire à l'empereur, avait décidé M. de Ségur à solliciter la faveur de faire partie de l'expédition de Russie, et d'y être employé dans des fonctions tout-à-fait étrangères à son grade et à l'état militaire? Nous, qui n'avons jamais servi Napoléon que militairement, nous pouvons certifier que tous les soldats de l'armée française avaient le désir de plaire à leur chef, et de lui prouver leur dévouement. Ceux-là étaient animés de ce désir, qui n'avaient pas tous les jours leur table et leur logement préparés, qui s'exposaient constamment aux privations, aux balles et aux boulets, et qui disaient à Napoléon au fort de la bataille de la Moskowa : *Sois tranquille; tes soldats ont promis de vaincre, et ils vaincront.*

CHAPITRE V.

LES militaires qui lisent la prétendue histoire de la grande-armée, ne peuvent s'empêcher de sourire « de ce » secret frémissement des cavaliers français, en entendant » les pas de leurs chevaux » (page 41 [29]), à leur entrée dans Moskou. Il en est de même de la *mélancolie* (p. 42 [30]), et de toutes ces vagues rêveries que l'auteur attribue à nos soldats. Il prête ses sensations à l'armée française. Il manque à cette peinture celle du cauchemar, dont les soldats devaient être agités pendant leur sommeil au bivouac. Mais si l'armée eût été troublée par de pareilles visions, eût-elle vaincu à la bataille de la Moskowa ?

« Le gage barbare et sauvage de la haine nationale » (page 43 [31]), que l'auteur suppose nous avoir été laissé par Rostopchin, étaient des galériens, dont le patriotisme avait été puisé dans des tonneaux d'eau-de-vie, qui leur furent livrés. C'est sans doute parce que le comte Rostopchin les avait adoptés, en les qualifiant d'*enfants de la Russie* (page 31 [23]), qu'ils sont cités ici comme représentant la nation.

CHAPITRE VI.

« NAPOLÉON n'entra qu'avec la nuit dans Moskou. » (Page 46 [32].)

Quoique le fait de cette entrée nocturne soit de peu d'importance, nous le relevons, parce qu'il est faux, et que l'auteur semble se plaire à présenter l'empereur comme s'introduisant par-tout furtivement et à la faveur des ombres. Cela sans doute fait image ; mais il ne faut pas sacrifier la vérité au romantisme. Le roi de Naples passa le pont de la Moskowa à midi, à la tête de la cavalerie et de l'avant-garde. Sur les deux heures, le maréchal Lefebvre, avec une division de la garde, entra à Moskou. Ce fut en ce moment que Napoléon vint s'établir dans une auberge du faubourg de Dorogomilow ; le feu n'était point encore dans la ville. Une seule maison, au Bazar, avait été incendiée. Le 15, à six heures du matin, l'empereur se rendit au Kremlin.

Sur un fait simple en lui-même, l'auteur exerce son imagination ; il le brode, le grossit, le dénature, en tire des conséquences, qui n'appartiennent qu'à sa manière d'envisager les objets. Un officier fatigué est réveillé par la clarté du feu ; il s'assure d'abord si le corps dont il fait partie est en sûreté ; et quand il a acquis cette certitude, il se rendort, et laisse faire les autres pour ce qui les regarde. A cette occasion M. de Ségur fait la réflexion suivante : « Telle » était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'évé-